

Frédéric Saenen

***Un maître du soupçon : Jean Paulhan***

Qui fut-il, Jean Paulhan ? « Le souterrain » selon le colloque de Cerisy qui lui fut entièrement consacré en juillet 1973. « Le juste » d'après Frédéric Badré, auteur de la seule biographie à ce jour de l'auteur des *Fleurs de Tarbes*. L'œuvre de cette éminence grise reste méconnue, tant elle apparaît dispersée en un vaste archipel qui ne laisse surnager aucun titre-phare auquel se raccrocher. Paulhan se survit d'ailleurs encore mieux à travers sa considérable correspondance, estimée à une centaine de milliers de lettres et dont il s'édite régulièrement des pans entiers – le dernier en date étant les échanges avec Drieu, mais le précédèrent Leiris, Mauriac, Éluard, Mandiargues, Céline (dans les *Lettres à la NFR*), Guilloux, etc. Cinquante ans après sa disparition, en octobre 1968, l'homme le plus secret des lettres françaises revient nous

délivrer une authentique leçon d'intelligence, à travers deux forts volumes qui continuent ses œuvres complètes chez Gallimard, et la réédition de sa *Lettre à un jeune partisan* chez le très soigneux éditeur Allia.

Près de 1600 pages, voilà ce que totalisent les tomes IV et V de ses œuvres complètes contenant la critique littéraire de Paulhan. Certes, le chiffre est impressionnant, mais il ne faut pas négliger le fait que Paulhan se récrivait et se recyclait à plusieurs années ou décennies de distance. La reprise de certains passages pourra légitimement décevoir et sembler inutile, voire pesante. Elle permet cependant de constater la tentation d'inscription qui sous-tend le propos paulhanien, l'entreprise d'a/encrage de la parole que constitue son travail de commentateur.

Bernard Baillaud le souligne dans sa préface : « La critique telle que Jean Paulhan la pratique obéit à deux mouvements distincts, de généralisation et d'individuation. Le premier fait de toute œuvre un symptôme d'une relation au langage. [...] Le second touche à l'itinéraire de chaque auteur. » Du langage – terme confondu dans son lexique avec celui de littérature –, Paulhan s'attacha à sonder la part spirituelle, pour ne pas dire divine, dans les textes les plus dissemblables les uns des autres. Cette vaste gamme de sujets lui permet de rendre compte de l'infinité des variations possibles dans la relation unissant langage et écriture. Des auteurs, qu'ils fussent morts ou de ses contemporains en vie, on sait que Paulhan fut un infatigable révélateur. Ses engouements ne se mesurent pas à l'aune de la célébrité de la figure qu'il tente de cerner : trois pages sur Simenon, deux sur Camus, une à peine sur Céline, un paragraphe pour René Char ; mais sept dédiées à Édith Boissonnas, une trentaine pour saluer la mémoire de Barnard Groethuysen, cinquante (citations et reprises incluses, mais bon...) consacrées

à Félix Fénéon. Et cinquante-quatre en faveur de Sade, couronnées par la fameuse déposition du 15 décembre 1956 lors du procès Pauvert, qui crispa tout le banc des magistrats : « J'ai connu une jeune fille qui est entrée au couvent après avoir lu les œuvres de Sade, et parce qu'elle les avait lues. »

Éclectique, Paulhan ? C'est que l'homme, en perpétuelle recherche de complices, n'hésita pas à s'acoquiner avec les métaphysiciens du polar (Chesterton), les Belges (quel autre Hexagonal s'est attardé à parler, et si bien, de Paul Nougé ou de Franz Hellens ?), les « grandes étrangères violentes » modèle Victoria Ocampo ou « l'un des derniers représentants du romantisme révolutionnaire », Panaït Istrati. Hermétique, Paulhan ? Pour ne pas s'en convaincre, mieux vaudra glisser sur les « traités » rassemblés dans le deuxième volume pour arriver directement aux miscellanées, véritable déploiement à spectre large de sa savoureuse ironie. De sa générosité aussi, car sans doute en fallait-il une bonne dose pour consentir à répondre au *Figaro* qui le 29 juillet 1949 s'enquérissait : « Vous intéressez-vous au tour de France ? » et le 27 mars 1954 « Le Littré expliquerait-il donc toute la poésie de Mallarmé ? » Dans cette disparate, que l'on pourrait parfois croire apocryphe tant elle flirte avec le farfelu (« Souhaitez-vous une épitaphe et laquelle ? », « Avez-vous besoin de rire ? », « Faut-il nettoyer Notre-Dame ? », etc.), ressortent trois pages, essentielles à la compréhension de la vision paulhanienne de la littérature : il s'agit d'un entretien avec Marguerite Duras sur le thème des recalés de la littérature, pour le *Nouvel Observateur* d'avril 1965. À la question-bateau « Pourquoi écrit-on ? », il répond, désarmant de justesse : « N'importe quelle littérature, même si elle est très médiocre, très ennuyeuse, est un

effort pour voir le monde comme si nous n'y étions pas, ce qui est tout de même le but de la littérature. »

La *Lettre à un jeune partisan* permet encore un autre accès à cet insaisissable. Le principe qui anime les trente pages de ce texte, daté de 1956, est proche de l'épître philosophique chère aux Antiques : il s'agit d'un fragment de dialogue philosophique à une voix dont nous manque le point de départ, le « prétexte » au plein sens du terme, à savoir les questions et l'opinion du destinataire. Mais qu'importe cette absence ? Et le destinataire de ce texte a-t-il jamais existé en chair et en os ? Les prétendus reproches auxquels Paulhan affirme d'emblée être embarrassé de répondre ont-ils jamais été formulés de vive voix ? Le narrataire n'est sans doute au fond qu'une figure archétypique, propre à polariser la leçon de choses que l'auteur compte adresser à tous les « jeunes partisans » de France.

L'argument tient lui aussi en peu de mots : il s'agit d'illustrer par l'allégorie, la prétériorité, la question oratoire et d'autres fleurs de rhétorique extrêmement raffinées, la thèse très subversive selon laquelle l'homme ne peut se réduire à une seule opinion ; que chez un même individu peuvent (doivent ?) cohabiter diverses tendances qui font qu'« il [lui] faille être démocrate le matin, l'après-midi aristocrate et le soir royaliste ». Face aux événements, notre conscience et notre identité sont d'un moment à l'autre réversibles, c'est même à ce seul titre qu'elles peuvent être qualifiées de « conscience » et d'« identité ». La notion de faculté de jugement s'en trouve donc mise à mal et, en définitive, tout engagement exclusif, toute forme de partisanerie, sont envisagés comme une irrémédiable perte de profondeur pour le Moi. Les partis politiques, censés former un corps doctrinal cohérent, comme les intellectuels se clamant

porteurs d'une idéologie et d'un combat, en sortent aussi ébranlés. Car faut-il « se fier au Mounier de 41 ou à celui de 44 ; à l'Aragon de 30 ou à celui de 32 ; au Guy Mollet de décembre 1955 ou à celui de janvier 1956 ? Étranges vérités, qui sont à la merci de quelques années de guerre, d'une saison, d'un équinoxe ». On pourra taxer Paulhan<sup>1</sup> de vouloir faire sombrer le lecteur dans un périlleux relativisme absolu. Il n'en reste pas moins que passer par la salutaire diffraction intérieure ici prônée reste la plus sûre garantie pour l'individu d'exercer sa liberté.

Dans *Le christianisme d'aujourd'hui*, le philosophe et théologien Dominique Calin déprendra avec finesse les couches successives du non-sens de ce qu'on a peut-être fausement appelé, par habitude et tradition, le « christianisme ». Le frère prêcheur procède à un travail en détails, fait de distinctions et de définitions de certains concepts qui, jusque-là, nous paraissaient « évidents ». Aussi trouve-t-il une voie dans laquelle se paralysent et dépendent les lieux communs d'un christianisme épais et d'un athéisme sans-pourrait. En effet, l'euroscisme de nettoyage initié par l'ameur prétend déplacer les catégories figées et routinisées qui

1 Jean Paulhan, Œuvres complètes IV et V : Critique littéraire I et II, Édition établie, préfacée et annotée par Bernard BAILLAUD, NRF, Gallimard, 780 pp. chaque volume ; *Lettre à un jeune partisan*, suivi de « Jean Paulhan le libérateur » par Jean-Claude Zylberstein, Allia, 50 pp.